

En attendant Godbout

Sylvain Massé

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31859ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Massé, S. (1989). En attendant Godbout. *Liberté*, 31(6), 22–28.

SYLVAIN MASSÉ

EN ATTENDANT GODBOUT

J'attends Godbout. Depuis une heure déjà. L'Ananke est aux trois quarts vide; à croire que le nouveau guitariste a réussi à faire fuir la clientèle avec ses airs étrangement métissés. La salle, petite et enfumée, n'est éclairée que par la lueur fugitive des chandelles posées sur les tables. De temps à autre, on voit se profiler des silhouettes empressées qui vacillent sur les murs blancs de cette caverne. Godbout n'est toujours pas là. Il sait pourtant ce que cette rencontre représente pour une génération dont je suis un des nombreux sacrifiés. On voudrait bien que le soleil se lève pour nous aussi.

La porte s'est ouverte avec fracas et une horde animée a pris place à une table près de la scène. Ils ne semblent pas avoir plus de vingt ans; cheveux rasés, jeans troués, vestes de cuir découpées en lanières et truffées d'inscriptions hétéroclites, certaines volontairement phosphorescentes.

– Hey man! Six Black Label. Des grosses!

Un ton faussement joyeux qui ne souffre aucune réplique. Aussitôt servis, ils prennent quelques gorgées de bière et érucent bruyamment. La musique s'arrête. Le guitariste les prie d'être plus calmes. Un des membres du groupe bon-

Né en 1959, Sylvain Massé a publié un ouvrage sur les Franco-Manitobains (*Démocraties et minorités linguistiques*, 1988) ainsi que des articles sur des questions constitutionnelles et politiques. *En attendant Godbout* est son premier texte de fiction.

dit alors de sa chaise. Le spot frappe son crâne nu sur lequel est tatoué un svastika. Un couteau brille dans sa main droite.

– T’as quèq’ chose à dire, man?

– Je sais que ma musique ne vous intéresse pas. Je vous demande seulement de vous taire ou bien de sortir. Il y en a d’autres, ici, qui veulent m’entendre.

– Tu prends ben des chances avec ta vie, man. Tu sais pas qui on est?

Détournant les yeux, de peur ou de mépris, il répond:

– Je ne tiens pas à le savoir.

– On est ton cauchemar câlisse. On est toute c’que tu veux pas voir, pis toute c’que tu chantes pas. T’as pas l’air de comprendre, man. As-tu un mur entre les deux oreilles?

Sa main gauche agrippe la gorge du musicien. Jusqu’à l’étouffer.

– Rentre-toi ben ça dans tête sacrament. Ta politique pue, tes fleuves puent, ta génération pue pis tu pues toi aussi!

D’un geste rapide, il repousse brutalement le musicien puis s’empare de la guitare. L’ombre du couteau glisse sur les cordes. Tournés vers la scène, des visages incrédules paraissent absorber cette tension. Un vieux monsieur, assis en avant de moi, vient de renverser sa bière. Une dame bien vêtue, encore assez jeune, sort en criant «Jeunes voyous» avant de fermer la porte.

Je reste pétrifié. Je sens que mon corps me commande de ne pas intervenir. De rester sagement assis en attendant la suite. Mais la suite de quoi?

– Je vais maintenant vous jouer une petite toune au nom de tous mes chums.

Toisant l’assistance, le jeune homme sourit d’un air conquérant. Le couteau effleure légèrement les cordes. Puis, une à une, les notes brisées s’échouent dans les boîtes de son de l’Ananke qui les rejettent avec force dans cet espace restreint. Soupirs néanmoins fragiles qui, pendant de courts instants, combattent le moment à venir. Plus rien ne bouge

dans le bar si ce n'est cette vie perdue qui agonise au-dessus de nos têtes. Et qui nous fige en nous-mêmes.

Le jeune homme a jeté la guitare à ses pieds. S'essuyant le visage du revers de sa veste, il s'écrie d'un ton amer:

– C'est dur de vivre, hein? Mais faites-vous-en pas. On va vous le rappeler le plus souvent qu'on peut.

Aux autres:

– Hey, les gars! On s'en va!

Après avoir renversé quelques tables, le petit groupe quitte les lieux. Sans payer.

Un silence coupable écrase maintenant la salle. Assis au bord de la scène, la tête entre ses poings serrés, le musicien paraît éprouver des sentiments mitigés de colère et de regrets. Un des serveurs l'aide à se relever et l'invite à boire un verre au comptoir. L'air perdu, il prend sa guitare, la place soigneusement dans son étui, en referme le couvercle et sort.

Curieux tout de même que Godbout ait accepté de me rencontrer dans cet endroit. Cela expliquerait pourquoi il n'est toujours pas arrivé. Sans doute.

– S'il vous plaît...

– Monsieur?

– Une Mort subite. Est-ce que... c'est toujours comme ça ici?

Son rire sonne faux.

– Vous savez, il y en a de tous les genres. Des Hells, des fonctionnaires, des artistes, des politiciens, des réguliers, quoi! Aux heures d'affluence, c'est un vrai petit bar des miracles, ici.

Il me regarde fixement, comme s'il guettait mon approbation. Ses propos me paraissent cousus de fil blanc. Je m'en-tête.

– Mais, ceux qui sont sortis tantôt... Ils viennent d'où?

Posant son plateau sur la table, il répond fort embarrassé:

– Ça, on le sait pas. D'ailleurs, personne ne se pose de questions, ici. On rentre, on boit, on sort. C'est tout.

Il fait une longue pause. Son hésitation trahit peut-être

quelque lourd secret. Il croise à nouveau mon regard intéressé, mais dénué de reproches. Cela semble le rassurer.

– Mais, si vous en avez le temps, allez dans la ruelle, à votre gauche, en sortant d'ici. Il y a un grand mur au fond. Ceux qui viennent de partir l'appellent le mur des Lamentations. C'est une peinture unique. On m'a dit qu'elle vaut bien des expositions.

– Merci. Plus tard, peut-être...

J'attends toujours Godbout. Je sens que petit à petit je perds ce que je veux lui dire. Ça m'inquiète. Un empêchement de dernière minute? Il m'aurait sûrement appelé. Plus que tout être, il connaît le poids du silence.

S'il n'arrive pas, j'irai voir le mur. J'appréhende un pèlerinage en solitaire dans ce lieu dont on ne parle que du bout des lèvres. Visiblement, on a toujours eu peur, ici, de confronter ses Gorgones. Tant de raccourcis imprudents pour se retrouver à la case départ. Inéluctablement.

Je commande une autre bière en regardant distraitement les dernières chandelles qui s'épuisent. Le bruit vide des verres qui s'entrechoquent me convainc que je suis presque seul dans le bar. Quelques spectres se lèvent parfois pour aller aux cabinets. Tout nage maintenant dans un calme indifférent. On besogne lentement. À pas et à mains feutrés. Comme pour masquer l'innommable. Non, rien ne s'est passé. Toute trace a été effacée.

En ce moment précis, je voudrais être ailleurs. Là où le mur est omniprésent. Inévitable. Où son histoire est incontournable. Mais, ici, qui s'intéresse à une peinture au bout d'une ruelle inconnue? Surtout que cette ville est entourée d'un mur de silence où même les fantômes ne peuvent se faire entendre.

J'observe, avec un mélange de pitié et de colère, les serveurs qui chancellent entre les tables avec leurs plateaux, et les rares clients qui boivent leur bière ou arrachent les étiquettes sur les bouteilles.

Tout en buvant ma bière, je pense à Godbout. Je voudrais tellement qu'il soit assis près de moi, qu'il m'aide à donner un sens à cette série d'images confuses qui défilent dans ma tête. Qu'il soit disponible. Plus de deux heures d'attente. Pourtant, je le crois sensible aux plans de ce mauvais film.

Une autre bière vient d'atterrir sur ma table. Il y a longtemps que je ne compte plus. En regardant la nuit qui frappe aux fenêtres, je me dis qu'il existe encore des fragments de ce que nous sommes, devant nos yeux, sous les rues. J'essaie de comprendre pourquoi on les ignore ou on les fait disparaître. A-t-on si peur de ce point d'interrogation déguisé en point final?

J'ai envie de me lever et de secouer les deux attardés assis dans le bar. Un jeune homme cravaté qui boit son verre de vin à petites doses mesurées, les coudes sur le comptoir. Et un homme très âgé, la tête affalée sur la table aux côtés de ses compagnes d'infortune. «Ouvrez donc les yeux!», voudrais-je leur dire. Ma propre impuissance m'enrage. Et pourtant...

Pourtant, ce territoire, réel et imaginaire, nous appartient. On doit le reconquérir, lui redonner un sens. Et admettre que rien n'est éternel, que tout est constamment en mouvement. Oui, avoir cette modestie dynamique de reconnaître que cette infinitésimale microseconde dans la vie de l'humanité, il faut la préserver. Cet héritage nous représente. D'accord, on ne pourra jamais nous l'enlever. Mais ne le laissons pas se perdre, maudit crisse!

J'ai la nausée quand je vois toutes ces idées et tous ces gens usés qui rouillent déjà la grande pendule et qui arrêteront très tôt notre marche. Nous, à qui est confiée la lourde tâche de durer, sommes l'incarnation du temps partiel. Alors qu'eux, ils... Et puis, à quoi bon?

La bière ne passe plus. Ce n'est pas seulement son goût qui m'écoeure. Parfois, je me prends à penser que notre mort constituera une sortie réussie. La solution finale. Mais, le plus

souvent, je désespère de nous trouver une place entre la résignation coupable des uns et la frustration guerrière des autres. Sommes-nous donc condamnés à choisir entre ces deux formes de suicides? C'est ça qu'on nous a légué?

Godbout! Ne nous abandonnez pas! Comme eux ont fait. Comme on a fait bien avant eux. Nous ne sommes pas préparés pour ce qui vient. Vous savez que les autres qui suivront, qui suivent déjà, se mettront à l'heure de leurs propres souvenirs. Qu'ils s'établiront sur les ruines d'une mémoire qui ne leur fut pas transmise. Humbles conquérants d'un monde qui s'est oublié en n'ayant jamais pris, en commun, les armes de sa durée. Godbout, pourquoi n'êtes-vous pas encore arrivé?

– Monsieur?

Brusque retour à la grisaille de ce lieu. Les chandelles, à l'exception de la mienne, se sont toutes consumées. L'obscurité m'encerclé. Me pénètre. Je regarde le serveur sans le voir. J'ai le sentiment qu'une trappe s'est ouverte à côté de ma chaise. L'odeur âcre du vide.

– Je suis désolé, monsieur, mais il est trois heures et nous devons fermer. Monsieur... vous vous sentez bien?

– Je ne sais pas. Trop de bières peut-être. Vous dites que le mur est à gauche, en sortant?

– Oui, à peine à cinq minutes d'ici. Vous ne pouvez pas le manquer.

– Oui. Oui, bien sûr.

La porte s'est refermée derrière moi. Ma main tremble encore sur la poignée. Tout est si sombre. Une petite brise me caresse la joue. M'invite. Les mains dans les poches, je marche silencieusement sur les pavés désertés. Godbout n'est pas venu, mais je ne l'aurai pas attendu en vain. Je m'engage résolument dans la ruelle. C'est là, tout au bout, que j'attendrai Godbout. Je le rappellerai, et cette fois il ne m'oubliera

pas. Il ne doit pas. Pour une fois, il n'aura pas le choix. Comme moi, il viendra. Et je l'attendrai ici. Le dos au mur.